

Je revenais un soir d'hiver, au mois de février, d'une pêche aux truites dans les montagnes du Cumberland, et nous longions, deux amis et moi, des escarpements abrupts aboutissant à la vallée au milieu de laquelle était bâtie la maison du fermier qui nous donnait asile, lorsque je fis remarquer à mes camarades certaines longues fientes blanchâtres et crayeuses qui provenaient sans doute d'un oiseau de proie.

Le paysan qui nous accompagnait m'apprit à l'instant même qu'il y avait des aigles au milieu de ces roches, et il prétendit les avoir vus la veille même, mais hors de portée.

« Ces brigands-là, ajouta-t-il, ont déjà mangé plus de moutons et de volailles à mon maître qu'ils ne valent de dollars. »

Je résolus, en entendant parler notre guide, de saisir cette occasion d'observer les habitudes des aigles américains, et, après avoir décidé mes amis à s'arrêter, nous nous blottîmes sous une anfractuosité de rocher et restâmes là un temps qui nous parut fort long. Sans compter les ennuis de l'attente, j'avais encore à gourmander et à imposer silence au paysan, qui me racontait à l'oreille tous les griefs qu'il avait, non-seulement contre les habitants empennés de cette roche, mais encore contre la race tout entière. Le Yankee bavard m'assurait d'une façon énergique que du temps de son grand-père, vicillard qui avait servi dans les armées de Washington, un enfant âgé de deux ans avait été saisi par un aigle, dans l'État du Connecticut, et n'avait dû son salut qu'à la grande difficulté qu'ont ces oiseaux de prendre leur vol sur un terrain plat. Le père de cette innocente victime avait tué le ravisseur à coups de bâton.

« Silence donc, lui disais-je, les aigles voient et entendent de loin.

— N'ayez aucune crainte, répondait-il, j'ai l'œil au guet, et quand l'instant sera venu, je ne soufflerai plus mot. »

Notre loquace narrateur allait continuer, au grand déplaisir de mes deux amis et de moi-même, lorsque tout à coup un